Conférence de
Monsieur Philippe Alexandre

ꕥ ◆ ꕥ

Nancy et l'Allemagne de Guillaume II. Échanges transculturels : portée et limites

Dans *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, l'historien des idées Claude Digeon a décrit une France dont la « question allemande » semblait avoir, avant même 1871, « ébranlé la santé morale » ; il a analysé « le complexe psychologique créé dans l'opinion française par la formation de l'unité allemande et le voisinage d'un nouvel Empire »[1]. Dans cette France traumatisée, qui avait peu à peu abandonné l'idée d'une « Revanche » par les armes, mais pas oublié la défaite[2], la Lorraine était, selon un publiciste nancéien, investie d'une « mission ». N'était-elle pas en effet une terre où l'armée française avait son avant-garde et où se livreraient peut-être un jour « des luttes décisives » ? Elle devait donc être « la plus française de toutes »[3]. C'était là une question d'honneur.

Quant à la Ville de Nancy, elle se trouvait depuis 1871 dans une position particulière. Le traité de Francfort avait mis à mal les relations naturelles existant entre les différentes entités de la grande région de l'Est de la France, entre la Lorraine du Sud et les États allemands voisins. L'établissement d'une nouvelle frontière avait créé des difficultés ; entre la France et l'Allemagne survenaient des crises qui ravivaient régulièrement une nervosité ambiante. Des liens ont toutefois été maintenus. Durant les décennies correspondant à la période dite wilhelminienne, c'est-à-dire celle après l'avènement du jeune Guillaume II, en 1888, les relations franco-allemandes ont connu des moments de détente relative, favorables à cette continuité dans les échanges *transculturels* entre des régions et des pays appartenant à une même civilisation et séparés par une frontière qui n'était pas étanche. Une rupture totale était-elle inimaginable dans une région de l'Europe riche d'une dynamique séculaire, plus forte que les nationalismes ?

Pour décrire cette situation d'ambivalence, il nous faut, dans un premier temps, essayer de caractériser l'attitude des « intellectuels » de Nancy face à l'Allemagne de Guillaume II. Nous verrons, ensuite, que leur patriotisme déclamatoire n'a pas empêché la cité lorraine de rester ouverte aux influences culturelles allemandes, et que celle-ci n'a jamais cessé d'entretenir des relations avec l'Allemagne, et en particulier avec la Lorraine et l'Alsace annexées. Le « renouveau patriotique », accentué entre autres par les deux crises marocaines de 1905 et de 1911, devait se faire sentir en Lorraine, s'exprimant par une « sensibilité nouvelle[4] » dont Raymond Poincaré peut être considéré comme un symbole.

Les intellectuels nancéiens face à l'Allemagne : la « mission de la Lorraine »

L'image que la presse nancéienne donne de l'Allemagne au début des années 1890 n'est pas différente de celle que les Français se sont fabriquée depuis 1871 : le nouvel Empire, dont l'essor économique a été rapide, s'est imposé non seulement comme modèle, mais aussi comme concurrent. Ce concurrent ne laisse pas d'inquiéter, voire d'agacer, comme en témoigne le quotidien de Nancy, *l'Est Républicain*. Celui-ci publie, par exemple, en 1889, le témoignage de certains Allemands qui, « supérieurs aux préjugés officiels de leur nation », écrit son directeur, Léon Goulette, ont bien voulu reconnaître l'éclatant succès de notre Exposition universelle »[5]. L'un d'eux a invité ses compatriotes à ne pas sous-estimer les Français et à se rendre à Paris. Goulette répond par ce commentaire : « Depuis ses inespérés triomphes, l'Allemand est rapineur, brutal et arrogant : voilà pourquoi, malgré notre amabilité naturelle, nous ne ressentons qu'une médiocre sympathie pour lui[6]. »

Léon Goulette, directeur de *l'Est Républicain*.
Source : Nancy Illustré, Revue mensuelle, 1ère année, n°6, juillet 1913, p. 121.

Citons encore Émile Hinzelin, écrivain, publiciste et conférencier très populaire. Celui-ci en reste à l'idée ancienne, et non-fondée, d'une dualité allemande. Il dit abhorrer l'Allemagne « prussianisée » et regretter celle du passé, celle des poètes et des penseurs, exaltée par Madame de Staël. Ainsi écrit-il en 1892 : « Parfois, à travers l'image sanglante de l'Allemagne, telle que l'ont faite Guillaume Ier et M. de Bismarck, Allemagne monarchique, Allemagne militaire, Allemagne prussienne, hypocrite et brutale, formée au progrès, n'ayant pour raison d'être que sa haine de la pensée libre et de la justice, c'est-à-dire de la France, à travers cette Allemagne indigne, nous nous efforçons de retrouver l'Allemagne d'autrefois, pénétrée de candides ambitions, toujours agitée de discussions métaphysiques, adoptant tour à tour les plus vastes systèmes, et y plongeant délicieusement son imagination, cette Allemagne qu'on appelait la grande rêveuse[7]. »

Toutefois, d'autres Nancéiens adoptent une attitude différente. En 1897, l'artiste Victor Prouvé invite à observer ce qui se fait chez le voisin et à en tirer des leçons. S'agissant, par exemple, de l'enseignement de l'art, l'Allemagne a dépassé la France[8]. La maison Gallé de Nancy a bien quelques dépôts de vente en Allemagne[9], mais Goutière-Vernolle, le rédacteur en chef de la *Lorraine-Artiste*, partage les inquiétudes de ceux qui, au Parlement, invitent les Français à regarder au-delà de la frontière. Cette nervosité s'explique. L'année 1900, celle de l'Exposition universelle centennale, approchait, et l'on voyait l'Allemagne s'y préparer, « nous déclarant la guerre sur ce terrain même de l'art industriel que nous croyons si bien conquis à tout jamais », déclarait le député Georges Berger à la tribune de l'Assemblée[10]. Goutière-Vernolle sonnait donc l'alarme : l'art industriel, disait-il, est « une des dernières supériorités qui nous restent » ; or, la France n'a encore créé aucune des institutions qui permettraient de développer cette activité, si importante à Nancy. En 1898, Émile Hinzelin aborde lui aussi cette question, mais avec un autre état d'esprit. « Les Allemands, écrit-il, font pour l'art industriel ce qu'ils ont fait pour l'industrie, des efforts constants, systématiques, violents[11]. »

La *Lorraine-Artiste*, qui se signale par plus d'un article d'un patriotisme de mauvais aloi, donne toutefois, en avril 1899, la parole à un Allemand. Celui-ci montre avec quel zèle ses compatriotes œuvrent à la naissance d'un « art industriel national », en se montrant ouverts à la production de Nancy. Lors d'une exposition qui a eu lieu l'année précédente à Darmstadt, le jeune grand-duc de Hesse, amateur d'art passionné, a particulièrement remarqué une salle décorée par le maître Gallé[12]. Gallé qui, en 1897, a remporté une médaille d'or à la VIIe Exposition internationale des Beaux-Arts à Munich[13], et qui participera encore, un peu plus tard, aux Expositions de Dresde et de Francfort.

Tournons à présent notre regard vers le domaine de l'économie. Nancy et la Lorraine ne se sont jamais coupées de l'Allemagne. Tant s'en faut. Depuis longtemps, par exemple, la majeure partie des charbons consommés en Meurthe-et-Moselle est de provenance allemande[14]. Dès le début des années 1880, le *Bulletin* de la Société industrielle de l'Est a montré les progrès des exportations allemandes[15]. Cette réussite donne matière à réflexion. C'est sans doute pourquoi, en février 1905, la Société industrielle invite Georges Blondel, spécialiste de l'Allemagne, professeur à l'École des hautes études commerciales de Paris, pour parler à Nancy de « la situation économique actuelle de l'Empire allemand ». L'orateur rappelle que celui-ci a ravi à la France le second rang qu'elle occupait jusque-là derrière l'Angleterre. Comment s'explique ce recul français ? Blondel répond : « L'étude des transformations de l'Allemagne contemporaine doit […] nous faire sentir que si la vie économique s'est ralentie chez nous […], c'est parce que nous n'avons pas su nous adapter, d'une façon assez méthodique, aux nouveaux courants de la civilisation qui emportent le monde. Absorbés par de déplorables querelles intérieures, nous avons oublié que l'expansion extérieure du pays est une œuvre patriotique aussi noble, aussi utile que la défense du territoire national au jour du danger[16]. »

Nancy et l'Allemagne des Arts et des Sciences : des échanges fructueux

On voit donc bien les différences entre les postures patriotiques adoptées par certains publicistes lorrains et l'attitude réaliste des acteurs du monde économique. De même, dans le domaine des arts et des sciences, Nancy est restée ouverte à Allemagne et a entretenu avec elle des relations fructueuses. L'Université de Nancy, en partie héritière de celle de Strasbourg et en raison de sa position géographique, était alors censée « montrer à l'Allemagne un centre littéraire et artistique à la valeur duquel l'étranger puisse juger de la hauteur où sont montées les études en France » ; être « l'avant-garde de la France et l'avertir des progrès faits en pays voisin et ainsi ne pas lui permettre de demeurer en arrière » ; enfin, être « un lien entre les sciences allemandes et françaises »[17]. En 1909, Charles Adam, recteur de l'Université, pouvait écrire à propos des étudiants étrangers de Nancy : « Ici l'on ne rencontre pas seulement des Slaves ; mais l'élément germanique domine, Allemands et aussi Allemandes, car les deux sexes sont presque également représentés[18]. »

Les germanistes de la Faculté des lettres avaient pour vocation d'être des passeurs entre les deux pays. Dans les années 1890, Henri Lichtenberger joue brillamment ce rôle. Le jeune maître de conférences s'est acquis une renommée dans la région par ses conférences, et à Nancy par ses cours publics sur la littérature et la société allemandes, Friedrich Nietzsche et Richard Wagner[19]. La musique allemande est très en faveur dans le Nancy de cette époque. Le

31 mars 1889, par exemple, est donné un grand concert populaire. Quelles œuvres figurent au programme ? La *Symphonie militaire* (n° 11) de Haydn, *Manfred* (Fragments symphoniques) de Schumann, *Feuillet d'album* de Wagner, l'allegretto de la *Symphonie cantate* de Mendelssohn, des *Airs de batte* de Gluck, *l'Arlésienne* de Bizet, des *Danses hongroises* de Brahms[20]. La *Lorraine-Artiste* contribue, pour sa part, à la connaissance des œuvres de Bach, Beethoven et Wagner[21].

De la musique, passons au théâtre populaire. Dans ce domaine aussi l'influence allemande se fait sentir en Lorraine. Quand, au début du siècle, l'abbé Petit crée, à Nancy, un Théâtre de la Passion, c'est du modèle d'Oberammergau qu'il s'inspire. S'étant rendu en Bavière, en 1900, il a obtenu l'autorisation d'adapter le texte allemand en français[22]. En juin 1904, alors qu'est donnée la première de ce spectacle imposant, on lit dans l'*Est Républicain* : « Désormais, nous aurons les scènes de la Passion en français, et nos spectateurs qui viendront de tous les points de la France pourront se croire transportés à Oberammergau[23]. » Ce qui n'empêchera pas les Lorrains, en 1910, de se rendre en Bavière pour assister à la représentation décennale d'Oberammergau, pour laquelle la Compagnie des chemins de fer de l'Est fait une abondante publicité.

Les relations de Nancy avec l'Allemagne ne se limitent pas au domaine des Arts. L'École nationale des Eaux et Forêt, continuant une tradition qui remonte à sa création, à la fin des années 1820[24], entretient des contacts avec les forestiers allemands, notamment grâce à ses enseignants d'origine alsacienne. Le problème de la langue reste en effet une entrave à l'instauration de relations directes, en dehors des congrès internationaux et des voyages d'études. Jules Auguste Gerschel, originaire de Wissembourg, et qui a été professeur d'allemand au lycée de Metz avant la guerre, a rendu, à cet égard, d'éminents services. En 1871, alors qu'était créée une chaire d'allemand à l'École forestière de Nancy, il y a organisé cet enseignement, qu'il assurera jusqu'en 1908. Pour remplir au mieux sa mission, il s'est formé aux sciences forestières[25]. Gerschel est l'auteur d'un *Vocabulaire forestier allemand-français* qui, jusqu'en 1911, a connu cinq rééditions revues et augmentées[26], car cet outil permettait aux chercheurs des deux pays de lire plus facilement des publications dans l'autre langue[27]. Il s'est aussi acquis la reconnaissance des forestiers français en traduisant, avec l'aide de spécialistes de l'École des Eaux et Forêts, des ouvrages d'auteurs allemands, comme les *Maladies des arbres* (1892) de Robert Hartig[28]. Ou encore, quand un forestier français souhaitait entrer en contact avec un collègue allemand à propos d'une question technique, c'est à Gerschel qu'il faisait appel[29].

J. GERSCHEL

VOCABULAIRE FORESTIER

FRANÇAIS-ANGLAIS-ALLEMAND

FOREST TERMINOLOGY

FRENCH-ENGLISH-GERMAN

Forst-Terminologie

Französisch-English-Deutsch

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS NANCY

1905

Vocabulaire forestier de Jules Gerschel,
professeur d'allemand à l'École des Eaux et Forêts de Nancy.
La première édition parut en 1876.

Parmi les enseignants de l'École forestière de Nancy, l'Alsacien Gustave Huffel mérite ici notre attention. Dans son *Économie forestière* (1920), celui-ci explique comment les Français, pour renouer avec leurs vieilles traditions, se sont peu à peu émancipés des pratiques allemandes, qui ont été longtemps adoptées en France. Ils n'en sont toutefois pas moins restés attentifs aux méthodes statistiques du pays voisin[30]. On doit également à Huffel deux études consacrées à l'Allemagne. La première, parue en 1896, est une *Description forestière du Royaume de Prusse*[31], dans laquelle sont abordées des questions importantes de politique forestière ; la seconde est consacrée au mouvement forestier dans l'Empire allemand[32].

Dans un autre domaine, celui de la psychologie médicale, Nancy entretient, à cette même époque, des relations avec l'Allemagne. Dès la fin des années 1880, les Allemands se sont intéressés aux travaux de l'École de Nancy, d'Ambroise-Auguste Liébeault et d'Hippolyte Bernheim notamment. Les polémiques françaises à propos de l'hypnose trouvent un écho dans la presse allemande. En 1888, par exemple, Karl du Prel disserte sur la dangerosité du sommeil hypnotique, les adversaires de l'hypnotisme l'accusant de faire naître chez les patients des dispositions à la démence. Il admet que des médecins peu familiarisés avec la méthode de l'hypnose peuvent causer des dommages, mais que des médecins expérimentés ne font courir aucun risque aux personnes

sur lesquelles ils réalisent leurs expériences, comme en témoigne la longue pratique de Bernheim[33]. En outre, des publications de Nancéiens ont été traduites en allemand. Citons, entre autres, *Le somnambulisme provoqué : études physiologiques* (1886) d'Henri Beaunis[34]. Mais on se souvient surtout de la traduction par Sigmund Freud des ouvrages de Bernheim : *De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique* (Paris, 1886)[35], et *Hypnotisme, suggestion, psychothérapie : études nouvelles* (Paris, 1891)[36]. Enfin, Hippolyte Bernheim a participé à des congrès internationaux : en 1896, au 3ème congrès de psychologie (4-7 août), à Munich, où il présenta une communication portant sur la « valeur pédagogique de la suggestion hypnotique » ; en 1911, à l'assemblée générale de l'Association internationale de psychologie médicale et de psychothérapie qui se tenait à Munich (25-26 septembre). Son sujet fut, cette fois : « Définition et valeur thérapeutique de l'hypnotisme »[37].

Présence de Nancy dans la Lorraine et l'Alsace annexées

C'est avec la Lorraine et l'Alsace annexées que Nancy a eu, à l'époque de Guillaume II, les relations les plus directes. Dans la Lorraine non annexée, on semblait se sentir investi d'une responsabilité particulière vis-à-vis des « frères » du *Reichsland*. En 1900, à un moment où l'on assistait à une détente dans les rapports franco-allemands, *l'Est Républicain* écrivait que la nation allemande paraissait souhaiter un rapprochement. Un tel rapprochement, momentané, « pour la défense d'intérêts communs[38] » lui paraissait possible, mais à la condition que l'Allemagne cesse de « blesser » la France « en perpétuant en Alsace-Lorraine un régime qui constitue encore contre nous un véritable état de guerre ». Il n'était pas question de demander au gouvernement allemand de renoncer, « au moins en l'état actuel des choses », à la possession de l'Alsace-Lorraine, mais d'y introduire « un régime plus conforme à notre dignité et à nos intérêts et qu'il y fasse cesser cette situation exceptionnelle qui continue, sous couleur de mesures de police intérieure, la lutte commencée en 1870 contre ce pays »[39].

L'Est Républicain se faisait aussi un devoir de corriger l'image que la presse parisienne donnait de l'Alsace-Lorraine. C'est aux journaux des départements-frontière, affirmait-il, qu'il appartient « de remettre les choses au point, surtout pour leurs confrères de Paris, mal informés de la situation ». Et il ajoutait : « Nous sommes mieux placés ici, à la frontière, pour connaître les sentiments intimes des populations annexées, dont les rapports constants avec la Lorraine restée française entretiennent une confiance réciproque[40]. » Le domaine des spectacles est une illustration de ces « rapports constants ». Leimistin Broussan, directeur du théâtre de Nancy (1899-1902), assure des représentations régulières au théâtre municipal de Metz. Aussi, en janvier 1902, le journal *Le Lorrain*

regrette-t-il de devoir annoncer que, pour diverses raisons, à partir de la saison suivante, la troupe de Nancy ne se produira plus à Metz[41]. Ces représentations reprendront toutefois par la suite. Après avoir donné *Manon*, qui a été un triomphe pour la troupe de Nancy, Michel Chabance, son directeur, propose, en 1909, au public messin la *Tosca* de Puccini, puis, pour la saison théâtrale de l'hiver de la même année : *La Vie de Bohème*, *Le Paradis de Mahomet* et *Le Chemineau*, de même que six nouveautés lyriques[42]. En décembre 1912, *Faust* de Gounod est représenté au théâtre de Metz. Au 5ème acte, le célèbre ballet est dansé dans sa totalité, ce que le public messin apprécie, car, souvent, faute de danseuses à demeure dans une troupe, deux tableaux se trouvent supprimés[43].

Le Conservatoire de Nancy[44] contribue lui aussi à la continuité des liens culturels avec Metz. À la fin de 1894, sa direction a été confiée à un jeune compositeur et chef d'orchestre réputé, Guy Ropartz[45]. En mars 1899, un critique musical messin écrit : « Les concerts qui se donnent depuis quelque temps au Conservatoire de Nancy sous la direction de M. Guy Ropartz, sont en grande vogue, non seulement à Nancy, mais même à Metz. Un certain nombre d'amateurs et connaisseurs les suivent avec beaucoup de régularité, car on y entend toujours de l'excellente musique, interprétée avec le plus grand soin. Par ces concerts, Nancy est devenue un centre artistique de premier ordre, ajoutant un nouvel attrait à tant d'autres qu'elle possède déjà[46]. » Guy Ropartz, sous la direction duquel la musique allemande a connu des triomphes à Nancy, resta en Lorraine de 1894 à 1919. À cette date, il fut nommé à Strasbourg, où il avait eu l'occasion de se faire apprécier. En juin 1913, par exemple, il participait au festival musical de Strasbourg ; la deuxième soirée, placée sous la direction de Vincent d'Indy, était exclusivement consacrée à la musique française ; Ropartz apporta son concours en dirigeant des fragments de son nouvel opéra : *Le Pays*[47].

Quant à Désiré Caillard, le très populaire directeur de la Comédie lorraine, il donne régulièrement, à Metz et dans les cités industrielles de la Lorraine annexée, des spectacles divertissants qui s'adressent au grand public ; comme en 1902, à Hayange, à l'invitation de la Société symphonique des Forges[48]. À Metz, l'artiste nancéien se produit également durant la période de la Foire. En mai 1899, ont été données des « représentations françaises » communes par des artistes du Théâtre municipal de Nancy, sous la direction et avec le concours de Désiré Caillard, et l'orchestre du théâtre de Metz[49]. Quand le directeur de la Comédie lorraine est l'hôte du Cercle musical messin, c'est aussi parfois pour des concerts de bienfaisance, comme en avril 1900. À cette occasion, sont joués quelques morceaux classiques, entre autres *l'Adagio* de Guy Ropartz, qui assiste au concert ; le Cercle s'est également et entre autres assuré le concours de Désiré Caillard[50]. Comme le montrent les communiqués de certaines sociétés, ces « représentations françaises » répondaient à un besoin au sein de la population de la Lorraine annexée[51].

Désiré Caillard, directeur de la Comédie lorraine de Nancy,
très populaire en Lorraine annexée.
Source : *La Lorraine-Artiste*, 22ème année, n°7, p.107.

Le point d'orgue de la « Belle Époque » est, à Nancy, l'Exposition internationale de l'Est de la France qui a lieu en 1909. L'Allemagne y est représentée, mais par quatorze exposants seulement, car les organisateurs nancéiens ont décidé « de ne faire appel qu'aux seules industries étrangères complémentaires de la production lorraine »[52]. Huit exposants sont venus de la Lorraine annexée, alors que l'Alsace en compte 39[53]. En organisant cette Exposition, Nancy entendait s'affirmer comme grand centre économique et culturel dans l'Est de la France. Dès le mois de février, la presse messine a parlé en termes élogieux de l'événement[54]. Mais c'est l'Alsace, la « sœur cadette » dont la perte est « à jamais irréparable »[55], qui est mise à l'honneur. Un village alsacien, qui a laissé des traces dans le Parc Sainte-Marie, avait été installé à l'entrée de l'Exposition[56], le nombre des visiteurs et des participants venus d'outre-Vosges fut considérable. La cérémonie de distribution solennelle des récompenses, placée sous la présidence d'honneur du ministre du Commerce, fut présidée par Théodore Boch, vice-président de la Société industrielle de Mulhouse, en présence de Théodore Schlumberger, Daniel Mieg, Auguste Lalance et d'autres membres de cette compagnie[57]. Mettre ainsi l'Alsace en avant, c'était, pouvait-on penser, faire un pied de nez à l'Empire allemand ; le *Rapport général* de l'Exposition disait que c'était là une signe de reconnaissance vis-à-vis de l'Alsace, qui avait été l'« éducatrice des pays cisvosgiens »[58], et il rappelait que les « immigrés » alsaciens avaient « contribué très activement au progrès » dans la région lorraine[59].

Exposition internationale. Nancy 1909.
Guide franco-allemand/Deutsch-französischer Führer durch Nancy und die Ausstellung, Imprimerie Strasbourgeoise, succursale de Colmar, 1909.
(Bibliothèque municipale de Nancy ; Bnf, Collection numérique, Fonds régional Lorraine).

1911-1914 : le « renouveau patriotique » en Lorraine ou les limites des relations avec l'Empire voisin

Les faits positifs que nous venons d'exposer ne sauraient faire oublier que, durant toute cette période, la situation décrite ici n'a rien perdu de son ambivalence. Après des moments d'apaisement, le « renouveau patriotique » qui s'est manifesté en France à partir de 1905 s'est affirmé en Lorraine avec peut-être davantage de force encore que dans d'autres régions françaises plus éloignées de la frontière. Ce mouvement a été favorisé par l'action de quelques personnalités qui ont exercé une influence sur les milieux imprégnés par le nationalisme. Nous avons déjà cité plus haut Émile Hinzelin qui devait être qualifié en 1913, dans un grand quotidien allemand, d'« apôtre de la Revanche »[60]. Maurice Barrès publie à cette époque ses « Bastions de l'Est » : *Au Service de l'Allemagne* (1905) et *Colette Baudoche* (1909).

En 1905, un critique littéraire de Nancy, Émile Nicolas, souligne dans le *Pays lorrain* que Barrès refuse de considérer les Alsaciens et les Lorrains comme des sujets de l'Empereur d'Allemagne[61], qu'il a « mis en valeur la vie nouvelle de l'Alsace conquise par la force ». « Cette province si vivante, ajoute-t-il, est un des nombreux exemples que les nations opprimées nous offrent aujourd'hui[62]. La biologie nous a appris que lorsqu'un être était menacé dans sa vivacité, celui-ci se manifestait soudainement avec toute son énergie pour résister à la destruction[63]. » Ainsi, les Alsaciens ne font-ils, selon lui, que « suivre la loi de la nature ». Après la période d'émigration, la douleur ayant cédé sa place à la raison, l'organisme alsacien est redevenu lui-même ; mais il se montre d'autant plus actif qu'il est important pour lui « d'opposer sa personnalité à celle de l'envahisseur ». Le cas du héros de Barrès, le jeune médecin Ehrmann, posait le problème du service militaire et du citoyen obligé de subir les conséquences du militarisme. Pour conclure son ouvrage, Barrès présentait à son lecteur deux œuvres de « nos amis d'Alsace » : La *Revue alsacienne illustrée* – qui a servi de référence à la *Revue lorraine illustrée* – et le Musée alsacien de Pierre Bucher. C'était là une leçon qu'il donnait à ses compatriotes lorrains non annexés. Les bonnes volontés ne manquaient certes pas en Lorraine, mais, selon lui, elles n'étaient pas soutenues par « l'encouragement du public, la solidarité dégagée de tout esprit de suspicion étroite »[64].

En 1909, c'est l'avocat et écrivain d'Épinal, René Perrout, qui commente *Colette Baudoche* dans le *Pays lorrain*. Sa recension oppose deux cultures, sans perspective de rapprochement, l'apport germanique étant considéré comme une souillure. « Dans ce gracieux pays [messin], dit-il, les Allemands sont venus comme un liquide épais et trouble se mêler au pur breuvage. Sur cette terre légère et fine, spirituelle, s'étale le gras limon germanique[65]. » Il faisait ici allusion à la gare de Metz, aux édifices publics et aux demeures des « immigrés » nouvellement construites. Et Perrout de citer Barrès : « Tant de mesure et de repos semble pauvre aux esthéticiens allemands. Ce pays était épuré, décanté, je voudrais dire spiritualisé : ils le troublent, le surchargent, l'encombrent et y versent une lie. » C'est alors que dans cette vie entre le professeur Asmus, « colossal, balourd, d'accoutrement criard ». La morale du livre est connue : Asmus a découvert la Lorraine et s'est épris de Colette, qui incarne l'âme de la Lorraine annexée ; mais, un tel mariage serait un « sacrilège », écrit René Perrout, qui conclut en ces termes : « C'est vraiment la simple histoire d'une jeune fille de Metz. Mais cette histoire est grande, noble et triste. Le lecteur lorrain s'enorgueillit de connaître sous une forme magnifique le génie de sa race. Mais s'il a vu la guerre, n'eût-il que des souvenirs de sa première enfance, il ferme le livre les yeux troubles et le cœur serré[66]. »

M. Maurice Barrès, de l'Académie française, Député de Paris, défendant les Bastions de l'Est, dans : *Le Cri de Nancy*, 2ème année, n°7,13 février 1909, couverture.

Les « Bastions de l'Est » ont suscité de l'émotion en Lorraine et, en Allemagne, bien des commentaires. Les romans du « capitaine Danrit », pseudonyme du commandant Émile Driant, dont on se souvient qu'il était le gendre du général Boulanger, n'ont pas été moins remarqués chez les voisins allemands. *Vers un nouveau Sedan* a été traduit en allemand, édité et réédité[67]. Ayant été élu en 1910 – et réélu en 1914 – député de la 3ème circonscription de Nancy, Driant était considéré dans la presse allemande comme une figure inquiétante. Ne plaidait-il pas pour un renforcement de la défense du pays, en particulier sur la frontière de l'Est[68] ? En septembre 1912, un correspondant parisien de *l'Allgemeine Zeitung* de Munich l'appelle « le député patriote et chauviniste de Nancy dont on parle beaucoup »[69]. Certains publicistes allemands rendent leurs compatriotes attentifs à l'activisme d'hommes tels que Driant, qui, du côté français, contribuent à la diffusion des topoï de la « guerre prochaine » ou de la « guerre inévitable ». Logique avec lui, Driant reprendra du service en 1914 ; il tombera à Verdun en février 1916.

Un pédagogue influent de Nancy, Émile Chantriot, contribue lui aussi à entretenir cet esprit d'avant 14. Professeur au lycée, il est un orateur très apprécié de la Ligue de l'enseignement et de l'Union de la jeunesse lorraine. Il fait également des conférences à Metz, où il doit – bien sûr – s'interdire de traiter de matières politiques ; mais il entretient ainsi, à sa manière, le souvenir de la France en terre annexée. En février 1911, par exemple, il présente « la France pittoresque et monumentale », en illustrant son propos avec des projections lumineuses[70]. À Nancy, il donne dans un autre registre. Sous le patronage de la Ligue de l'enseignement, il parle, le 8 décembre 1912, des « Prussiens en Lorraine (1870-71) », dans le Grand salon de l'Hôtel de Ville[71]. En novembre, *l'Est Républicain* a annoncé qu'Émile Chantriot préparait un ouvrage considérable sur l'occupation allemande en Lorraine (1870-1871), fondé sur une abondante documentation et des archives. Tous les lundis, jusqu'en juillet 1914, le quotidien de Nancy publiera, à la « une », un chapitre de ce travail sous le titre général : « L'occupation allemande »[72]. C'est ainsi que parallèlement à ce feuilleton, lui-même de nature à raviver un vieux ressentiment, le lecteur lira, en première page, les articles, précédés d'un gros titre, montant en épingle les incidents successifs qui, à la frontière, ont émaillé les années d'avant-guerre : les arrestations d'« espions », l'atterrissage forcé d'un zeppelin à Arracourt (3/4 avril), l'agression de six jeunes Allemands à Nancy (14 avril), puis les répercussions de l'affaire de Saverne. Le climat régnant à Nancy en 1913/14 semblait justifier la réputation que la cité lorraine avait dans une certaine presse allemande : celle d'être « la ville du chauvinisme, qui ne veut rien oublier »[73].

Conclusions

De cette première enquête, réalisée à partir de sources françaises pour l'essentiel, se dégagent les conclusions suivantes. En raison de l'importance qu'elle avait acquise depuis 1871, tant sur le plan économique qu'artistique et scientifique, en raison aussi de sa situation de ville frontière, Nancy semblait comme naturellement appelée à entretenir, comme par le passé, des relations avec l'Allemagne. La nature et l'évolution des rapports franco-allemands n'ont toutefois jamais permis d'établir des liens plus politiques, officiels et directs.

Voisine des provinces annexées, Nancy a conservé des liens avec elles, grâce à des artistes dont l'activité ne connaissait pas de frontières. Ces artistes ont favorisé une certaine continuité dans les relations avec les « frères » lorrains et alsaciens du *Reichsland*, alors que leurs relations économiques avaient à souffrir de la situation créée en 1871. Si, dans le domaine des arts et des sciences, Nancy s'était acquis une réputation en Allemagne, l'agitation patriotique qui y régnait lui valait, « de l'autre côté des Vosges », la réputation d'être un foyer de nationalisme antiallemand où la mémoire de 1871 restait très prégnante.

Cette étude ne fait que proposer quelques éléments factuels et quelques réflexions ; aussi ne demande-t-elle qu'à être prolongée, en particulier par l'utilisation de sources allemandes telles que les quatre volumes publiés de 1931 à 1938 par l'Institut scientifique des Alsaciens-Lorrains de l'Empire à l'Université de Francfort-sur-le-Main et ayant pour titre général : *Das Reichsland Elsass-Lothringen 1871-1918*[74].

Notes

[1] Claude Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1959, p. 1.

[2] Bertrand Joly, « La France et la Revanche (1871-1914) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1999, n° 46-2, p. 325-347.

[3] P. S., « La mission de la Lorraine », *La Lorraine-Artiste*, 24 mars 1895, p. 79-80.

[4] Bertrand Joly, *op. cit.*, p. 345.

[5] L. G. [Léon Goulette] : « L'Allemagne et l'Exposition universelle », *L'Est Républicain*, 30.10.1889, p. 1.

[6] *Ibidem*.

[7] Émile Hinzelin : « Homélies païennes. Un révolutionnaire d'Outre-Rhin », *La Lorraine-Artiste*, 11.9.1892, p. 594-597.

[8] « Lettre de Victor Prouvé, 16 septembre 1897 », *Ibidem*, 26.9.1897, p. 355.

[9] « Le ministre du Commerce à Nancy », *Ibidem*, 24.10.1897, p. 390.

[10] E. G.-V. [Émile Goutière-Vernolle] : « Question d'art », *Ibidem*, 21.11.1897, p. 417-420.

[11] Émile Hinzelin : « De vendredis en vendredis », *Ibidem*, 16.1.1898, p. 18.

[12] Ch. Vonderlinden (Darmstadt, avril 1899) : « Le nouveau style allemand », *Ibidem*, mai 1899, p. 63.

[13] « VII. Internationale Kunstausstellung », *Allgemeine Zeitung* (Munich), 15.6.1897, p. 6 et « Feuilleton. Decorative Kunst im Glaspalast », *Ibidem*, 14.10.1897, éd. du soir, p. 1-2.

[14] Louis Laffitte (éd.) : *L'Essor économique de la Lorraine. Rapport général sur l'Exposition internationale de l'Est de la France. Nancy - 1909*, Paris/Nancy, Berger-Levrault, 1912, p. LXXXIV.

[15] F. Schwab : « Renseignements commerciaux (Extraits des Bulletins consulaires français) », *Bulletin de la Société industrielle de l'Est*, n° 6, nov./déc. 1884, p.

176-192 ; voir aussi « La Mutuelle-Transports. Comité de Meurthe-et-Moselle », *Ibidem*, n° 34, 1902, p. 125.

[16] « Conférence de M. G. Blondel […] sur l'Allemagne contemporaine. Donnée le 26 février 1905, à la salle Blondlot, à Nancy », *Ibidem*, n° 43, 1905, p. 61-67, ici p. 67.

[17] B. W. : « L'Université de Nancy. Son passé - son avenir », *La Lorraine-Artiste*, 29.6.1890, p. 106.

[18] Charles Adam : « L'Université de Nancy et l'enseignement professionnel », dans Louis Laffitte : *L'Essor économique de la Lorraine, op. cit.*, p. 106.

[19] Voir par ex. H. L. : « L'œuvre poétique de Richard Wagner », *La Lorraine-Artiste*, 9.12.1894, p. 409-411 ; « Wagner et le roi Louis de Bavière. Les maîtres chanteurs », *L'Est Républicain*, 26.2.1895, p. 2 ; « Le théâtre de Bayreuth ; Parsifal », *Ibidem*, 11.3.1895, p. 2 ; « Un livre de M. Lichtenberger [Richard Wagner, poète et penseur]», *Ibidem*, 4.5.1898, p. 2 ; « Une conférence de M. Lichtenberger », *Ibidem*, 19.3.1901, p. 1.

[20] [Annonce de concert], *La Lorraine-Artiste*, 26.3.1889, p. 177.

[21] Voir par ex. « Théâtre - Musique », *Ibidem*, 31.1.1892, p. 83-84 ; John Grand-Carteret : « Richard Wagner en caricatures », *Ibidem*, 21.2.1892, p. 139 ; René d'Avril : « Le cas Wagner et les harmonies militaires », *Ibidem*, 1er.9.1900, p. 59.

[22] Philippe Alexandre : *Le théâtre populaire en Lorraine à la Belle-Époque*. Académie de Stanislas, séances ordinaires, Nancy, 19 mars 2021, 41 p., https://www.academie-stanislas.org.

[23] « La Passion de Nancy » : *L'Est Républicain*, 4.6.1904, p. 2.

[24] Jean Clavé : « Deux forestiers alsaciens. Lorentz et Parade », *La Revue alsacienne* (Paris), nov. 1881, p. 1-10.

[25] G[ustave] Huffel : « Nécrologie [Jules Gerschel] », *Revue des Eaux et Forêts*, 1921 (1er mars), p. 91-92.

[26] *Vocabulaire forestier allemand-français*, par J. Gerschel, Nancy, Berger-Levrault, 1876, 16 p. ; *Deutsch-französische und französisch-deutsche Forst-Terminologie / Vocabulaire forestier allemand-français et français-allemand*, 2ème éd., Paris/Nancy, Berger-Levrault, 1896, 87 p. ; *Vocabulaire forestier : français, allemand, anglais*, par J. Gerschel ; revu par W. R. Fisher, 5ème éd., Oxford, Clarendon Press, 1911, 192 p.

[27] Voir par ex. la *Revue des Eaux et Forêts*, 1896, p. 464 ; voir aussi A[lbert] Mélard : « Bibliographie. - *Vocabulaire forestier français-anglais-allemand*, par J. Gerschel. 4ème éd., Paris, et Nancy, Berger-Levrault », *Ibidem*, 1905, p. 48-49.

[28] [Frédéric] Jolyet : « Les maladies des arbres », *Revue des Eaux et Forêts*, 1892, t. 31, p. 26-29.

[29] Ch[arles] Prouvé : « La régénération des futaies en Saxe et en France », *Revue des Eaux et Forêts*, 1902 (mai), t. 41, p. 276-281.

[30] Gutave Huffel : *Économie forestière*. Tome premier, deuxième édition revue et corrigée, Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1920, p. 309-310, 344-345, 448-450.

[31] Du même : *Description forestière du Royaume de Prusse d'après des documents officiels* (Extrait du Bulletin du ministère de l'Agriculture), Paris, Imprimerie nationale, 1896, 48 p.

[32] G[ustave] Huffel : « Le mouvement forestier à l'étranger. Empire allemand », *Revue des Eaux et Forêts*, 1914 (1er juillet), 53ème année, p. 417-429.

[33] Karl du Prel : « Der Hypnotismus als Erziehungsmittel », *Allgemeine Zeitung*, suppl., 22.4.1888, p. 1641-1643. Il s'agit ici d'une recension de Bérillon : *De la suggestion et de ses applications à la pédagogie*, Paris, 1888.

[34] « Der künstlich hervorgerufene Somnambulismus : Physiologische und psychologische Studien von H. Beaunis, Professor der Physiologie der medicinischen Facultät in Nancy. Autorisirte deutsche Ausgabe von Dr. Ludwig Frey. Mit 4 Abbildungen. Leipzig und Wien, Franz Deuticke. 1889 », *Allgemeine Zeitung*, suppl., 26.6.1889.

[35] *Die Suggestion und ihre Heilwirkung*, von H. Bernheim, hg. von Sigmund Freud, Leipzig/Wien, Deuticke, 1888; 2ème édition, chez le même éditeur en 1896.

[36] *Neue Studien über Hypnotismus, Suggestion und Psychotherapie*, von H. Bernheim. Übersetzung von Sigmund Freud, Leipzig/Wien, Deuticke, 1892.

[37] « Von unseren Hochschulen », *Allgemeine Zeitung*, 16.9.1911, p. 638.

[38] [Anonyme] : « Nos relations avec l'Allemagne et la situation de l'Alsace-Lorraine », *L'Est Républicain*, 5.9.1900, p. 1.

[39] *Ibidem*.

[40] [Anonyme] : « Nos relations avec l'Allemagne et la situation de l'Alsace-Lorraine », *Ibidem*, 12.9.1900, p. 1.

[41] « Chronique messine. Théâtre », *Le Lorrain*, 11.1.1902, p. 2.

[42] « Chronique théâtrale. Théâtre français », *Le Courrier de Metz*, 26.1.1909, p. 3.

[43] « Théâtre municipal. Représentation française », *Ibidem*, 17.12.1912, p. 2.

[44] À l'époque École nationale, succursale du Conservatoire de Paris.

[45] « Chronique locale. Meurthe-et-Moselle [article extrait du Journal des débats] », *Le Lorrain*, 1er.2.1895, p. 2-3.

[46] H. : « Chronique messine. Les concerts du Conservatoire de Nancy », *Ibidem*, 7.3.1899, p. 3.

[47] « Festival musical de Strasbourg », *Le Courrier de Metz*, 30.4.1913, p. 1.

[48] « Lorraine. Hayange », *Le Messin*, 17.1.1902, p. 2.

[49] « Théâtre de Metz », *Le Lorrain*, 11.5.1899, p. 3.

[50] « Chronique messine. Concert de bienfaisance », *Ibidem*, 22.4.1900, p. 2.

[51] « Chronique particulière. Thionville. (Théâtre) », *Courrier de Metz*, 28/29.12.1912, p. 3.

[52] Louis Laffitte : *Exposition internationale de l'Est de la France, op. cit.*, chapitre « L'Exposition de Nancy et l'opinion. Les jugements de la presse allemande et de la presse alsacienne », p. 835-847, ici p. 835.

[53] Du même : *Exposition internationale de l'Est de la France. Nancy 1909. Catalogue des exposants*, Nancy, Berger-Levrault, 1909.

[54] [Anonyme] : « L'Exposition de Nancy (mai à novembre 1909) », *Le Courrier de Metz*, 11.2.1909, p. 2.

[55] « Distribution solennelle des récompenses faite aux collaborateurs de l'industrie…, le 17 novembre 1907 [Discours de M. Albert Lebrun] », *Bulletin de la Société industrielle de l'Est*, nov. 1907, p. 20.

[56] *1909 – L'Alsace à Nancy. Art & Histoire*. [Catalogue de l'Exposition « 1909 – L'Alsace à Nancy », présentée au Musée Alsacien, Strasbourg, 26.11.2021-23.5.2022.] Éditions des Musées de Strasbourg, 2021, 194 p.

[57] « Distribution solennelle des récompenses du travail faite sous la présidence d'honneur de M. le Ministre du Commerce et la présidence effective de M. Théodore Boch, vice-président de la Société industrielle de Mulhouse, 24 octobre », *Ibidem*, 26ème année, n° 74, nov. 1909, p. 11-27.

[58] Louis Laffitte : « Ce que nous devons à l'Alsace-Lorraine », *L'Est Républicain*, 30 mai 1912, p. 1 ; voir aussi du même : *L'Essor économique de la Lorraine* (1912), *op. cit.*, p. 499.

[59] « La Lorraine économique », *Le Messin*, 31 mars 1913, p. 1.

[60] « Aus der Woche. Ein französischer Revancheapostel », *Allgemeine Zeitung*, 18.10.1913, p. 676.

[61] Émile Nicolas : « Au Service de l'Allemagne, de Maurice Barrès, de l'Académie française », *Le Pays lorrain*, 25.5.1905, p. 177-180.

[62] Nicolas cite la Finlande et la Pologne.

[63] Émile Nicolas, *op. cit*, p. 179.

[64] *Ibidem*, p. 180.

[65] René Perrout : « Colette Baudoche par Maurice Barrès, de l'Académie française », *Le Pays lorrain*, 20.1.1909, p. 5-11.

[66] *Ibidem*, p. 11.

[67] *Einem neuen Sedan entgegen !* Autorisirte Übersetzung, Oldenburg, Stalling, [vers 1890]; *Einem neuen Sedan entgegen !*, 7e-10e mille, Olddenburg, Stalling, [1907].

[68] F. v. Daum : « Tagesfragen. Die französischen Kavalleriedivisionen », *Allgemeine Zeitung*, 20.7.1912, p. 521-522.

[69] « An den viel genannten patriotisch-chauvinistischen Abgeordneten von Nancy. Kliquewesen im französischen Offizierskorps. Paris, im September », *Allgemeine Zeitung*, 28.9.1912, p. 697-698.

[70] « À travers Metz. Groupe messin des conférences », *Le Messin*, 31.1.1911, p. 2.

[71] Ligue de l'enseignement », *L'Est Républicain*, 4.12.1912, p. 2.

[72] « L'occupation allemande », *Ibidem*, 25.11.1912, p. 1.

[73] « Nancy et son Exposition d'après un Allemand », *Lokal-Anzeiger* (Berlin), 10.6.1909 ; traduit et publié *in extenso* en annexe après un article de Léon Goulette : « Les Allemands et l'Exposition de Nancy », *L'Est Républicain*, 10.6.1909, p. 1.

[74] Voir *Das Reichsland Elsass-Lothringen 1871-1918*, Frankfurt am Main, Selbstverlag des Elsass-Lothringen-Instituts, 1931-1938, 4 vol.